



La résidence de traduction au Chalet Mauriac
de **Valéry Kislov**,
par **Marina Berger**, 28 mars 2014



Lorsque j'ai rencontré **Valéry Kislov**, par une belle après-midi de mars, le Chalet Mauriac à Saint-Symphorien était nimbé d'une lumière douce. Pour notre entretien, nous avons choisi de nous installer dans la pièce la plus chaleureuse de la maison, celle où se partagent les repas et où se nouent les conversations entre les résidents - la cuisine grande ouverte sur le jardin.

Photo © Élisabeth Roger / Écla Aquitaine

L'amour d'une langue

Quand on évoque son enfance, **Valéry Kislov** parle peu de sa famille et du milieu dans lequel il a grandi à Léninegrad, dans l'ex U.R.S.S. Il se souvient plutôt de sa vie d'étudiant et de son goût pour les langues, le français et l'allemand, qu'il apprend à l'école, puis qu'il enseignera dans plusieurs collèges et lycées de Léninegrad.

Il me confie très vite que la langue française a toujours eu sa préférence, pour ses sonorités, sa richesse linguistique et sa puissance évocatrice notamment, pour ses auteurs dadaïstes et surréalistes aussi, et je comprends mieux pourquoi il l'a choisie aujourd'hui pour son travail d'écriture et de traduction.

Une soif de découvertes

Son envie d'explorer de nouveaux domaines artistiques que l'on devine dans ses yeux pétillants lui fait abandonner l'enseignement pour se consacrer à des travaux d'interprétariat, de sous-titrage, et de doublage pour le cinéma. À cette époque, les années 90, la Russie est en train de s'ouvrir à tout ce qui lui était auparavant interdit. Les projets de film venus de l'Ouest se succèdent. Le travail ne manque pas.

Féru d'art contemporain, Valéry participe aussi à l'organisation de manifestations culturelles, jusqu'à ce que l'appel de l'Ouest le happe et qu'il quitte Léningrad pour Paris où il soutiendra une thèse de doctorat dans le département de littérature de l'Université Paris VIII. Ce qu'il aime par dessus tout, c'est découvrir un poète ou un romancier et pénétrer au cœur de sa pensée. C'est cela que lui offre aujourd'hui l'exercice de la traduction : sonder un univers littéraire, détricoter une expression qui lui résiste, trouver le mot juste et le bon rythme.

Valéry est un traducteur heureux car son travail répond rarement à des commandes d'éditeur. Le plus souvent, il choisit lui-même l'auteur français et le texte qu'il va traduire, et sait à quelle maison d'édition en Russie proposer son travail une fois celui-ci achevé. Il me glisse qu'il affectionne les écrivains à forte personnalité et peu conformistes, les libres penseurs, ce qui est confirmé par la bibliographie de ses traductions : Boris Vian, Raymond Queneau, Francis Ponge, Alfred Jarry, Georges Pérec... et aujourd'hui Erik Satie.

Traduire Satie

Quand je lui demande pourquoi il a choisi de traduire Satie, il me parle d'abord de sa musique « paradoxale » qu'il aime beaucoup et qu'il écoute parfois en écrivant. Puis il me raconte l'homme. Une figure singulière et complexe, ami des poètes Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine et Jean Cocteau, chroniqueur musical, mais aussi auteur de nombreux écrits inconnus du grand public. Avec malice, Valéry me dit qu'il a été frappé par son grand sens de l'humour, son ironie et ses jeux de mots truculents. Or ce qui fait toute la saveur de ces textes est aussi ce qu'il y a de plus dur à traduire.

Pour mener à bien ce véritable défi de traduction, il a dû d'abord lire l'ensemble des écrits d'Erik Satie, des textes épars prenant tantôt la forme d'exposés critiques, de réflexions artistiques ou philosophiques, tantôt de notes sur un coin de feuille ou encore d'harangues violentes. Ensuite il lui a fallu trouver une ligne directrice, trier et choisir ceux qui allaient composer l'ouvrage à traduire. Valéry a retenu les écrits dits « majeurs », « Mémoires d'amnésique » et « Cahiers de mammifère », mais aussi des correspondances plus intimes, de manière à dépeindre le plus fidèlement possible l'univers déroutant du compositeur-écrivain.

Chaque jour, de préférence en fin d'après-midi et jusque tard dans la nuit, il s'installe à son bureau et « fait passer » dans sa langue maternelle, « avec le moins de perte possible car il y a toujours des pertes en traduction » comme il dit, la plume violente de Satie. Cet ouvrage lui tient particulièrement à cœur. D'une part, parce qu'il est inédit - il n'existe aucune traduction en russe de l'œuvre écrite d'Erik Satie ; et d'autre part, parce que l'extravagance mêlée de solitude de cet auteur le touche et laisse une empreinte forte sur tous ceux qui entrent dans son monde.

Une parenthèse enchantée

Pendant notre échange, Valéry propose de m'offrir un café et j'en profite pour lui demander comment se passe sa résidence au Chalet Mauriac. Il décrit cette expérience qui lui a été offerte comme une parenthèse enchantée qui facilite son travail de traduction en le tenant éloigné des tracasseries du quotidien. Les mots qui lui viennent parlent d'eux-mêmes : calme et sérénité.

Il s'est tout de suite senti bien dans le Chalet et dans cette région de France où il n'était jamais venu auparavant. Il profite de la belle lumière du matin pour se promener dans le parc et observer les arbres, les pins maritimes et autres essences qui ne poussent pas en Russie. Ces moments de détente lui permettent de prendre du recul sur son travail, puis de s'y remettre avec une énergie décuplée. Il a un peu l'impression de vivre au sein d'une nouvelle famille, dont les membres bienveillants sont les autres résidents avec lesquels il partage le repas du soir et échange sur leurs projets respectifs, le personnel du Chalet et la chargée de mission d'Écla, Aimée Ardouin, qui brille par son attention et sa disponibilité.

« J'aurai du mal à quitter le Chalet » m'avoue-t-il. Et je lis dans son regard les amitiés nouées avec ses camarades cinéastes en résidence comme lui, ainsi qu'au Cercle Ouvrier de Saint-Symphorien. Pour Valéry, ce

café atypique où les auteurs se mêlent aux habitués, « est un endroit qui a une âme, qui est vrai et précieux ». C'est un lieu de vie et de partage qui lui rappelle un peu son enfance à Léninegrad.

Une dernière chose qui lui manquera : notre bel accent du Sud-Ouest. Lui, ce passionné de linguistique, a tout de suite été amusé et séduit par nos intonations chantantes. Elles le fascinent et il y voit une nouvelle preuve de la diversité et de la richesse de la langue française.



La Grâce du lézard

Avant de laisser Valéry repartir vers sa table d'écriture, je lui pose une dernière question : « Qu'est-ce qui vous donne le plus de fil à retordre dans cette traduction de Satie ? » Certainement retrouver l'esprit des formules désuètes, me répond-il. Car malgré sa modernité, Satie reste un auteur de la fin du XIX^e siècle, avec son lot d'expressions qui nous paraissent surannées aujourd'hui, mais auxquelles il faut pourtant être fidèle. S'effacer pour laisser parler le texte, voilà la grande tâche du traducteur.

Au moment de nous séparer, son regard est attiré vers la petite terrasse devant la cuisine. Il vient d'apercevoir un lézard qui se réchauffe au soleil. Il me raconte alors qu'il en voit souvent depuis qu'il est ici et que ces jolis reptiles lui ont donné une idée de livre, en tant qu'auteur cette fois, qui pourrait bien s'intituler « La grâce du lézard »... Une résidence décidément inspirante !

Photo © Élisabeth Roger / Écla Aquitaine

Dans quelques jours, ses travaux de traduction au Chalet Mauriac prendront fin et Valéry Kislov repartira à Paris d'abord, puis à Saint-Pétersbourg pour achever et publier son ouvrage traduit d'Erik Satie.

On le retrouvera peut-être dans quelques mois à la Fabrique des traducteurs du CITL à Arles, où il aime travailler avec de jeunes traducteurs et faire part de sa propre expérience, ou encore participant à des tables rondes sur le métier de traducteur littéraire. A moins qu'on ne le croise au détour d'un village du Sud-Ouest, qu'il porte maintenant dans son cœur.

Marina Berger,

traductrice.

<http://marinabergertraductrice.blogspot.fr/>